

par le nerf
ou la stalle -

collis
à la crête du
cheval,
Rogis

sur
la
main

sur la
partie
du ciel

partie

les

Le cheval, après un bref sur-place inquiétant, fit encore vivement deux ou trois pas à reculons, avec fougue et brutalité, tournoyant soudain sur lui-même en entraînant à sa suite les deux Japonais en costumes sombres qui dégringolèrent du pont en sautant sur le sol et se mettant à courir derrière lui sur le parking de la zone de fret. Instinctivement chacun s'était éloigné du trajet du cheval, tous deux qui n'étaient pas directement concernés reculèrent vers le hangar, Jean-Cristophe de *Quelque chose* se plaça devant Marie pour la protéger de son corps, retrouvant instinctivement une courtoisie tacite et ses bonnes manières d'homme du monde. Les deux Japonais, plaqués sous l'épaule puissante du cheval, cherchaient à freiner sa progression, à le ralentir, mais ils étaient irrémédiablement emportés par son élan, entraînés par son énergie, et se contentaient de s'agripper au licol et à la longe et d'accompagner le mouvement en trottinant à côté de lui, tâchant simplement d'infléchir sa direction. Au pied de la remorque où se trouvait (la stalle de voyage ouverte qui attendait le pur sang, les deux techniciens prêts à refermer aussitôt la porte derrière lui) le cheval se braqua, refusa de monter, et fit demi-tour, repassa devant Marie et Jean-Cristophe de *Quelque chose* et parut reprendre le chemin du van en passant fougueusement devant les divers véhicules garés devant le hangar, le minibus Subaru, la limousine, le véhicule technique de l'agent de la Lufthansa dont les phares étaient restés allumés.

Des tubes de néons blancs couraient tout au long de l'étroit auvent du hangar, et la pluie continuait de tomber à verse dans la nuit, oblique, presque horizontale sous les rafales de vent. Le tonnerre grondait parfois au loin, et des éclairs déchiraient le ciel au-dessus des pistes invisibles, ~~elles~~ illuminaient un instant de blanc et laissaient deviner quelques silhouettes d'avions en stationnement. La foudre effrayait le cheval, déjà très nerveux, qui tressautait de plus belle et frissonnait en apercevant les éclairs. Les deux Japonais avaient réussi à le tourner et lui faire reprendre la direction de la stalle de voyage, ils étaient déjà tous trempés, les deux quand débattait sous la pluie à chaque coup de tonnerre, essayait de boter, et de les mordre.

Le cheval
↓
partie
qui vient

~ ciel plus gris
couleur,

partie de l'arbre,
sur les arbres

sur
la
main

Parce qu'il faut, pour
à l'aise sur le plat
de la zone de fret

Marie pour la protéger de son corps, retrouvant instinctivement une courtoisie tacite et ses bonnes manières d'homme du monde. Les deux Japonais collés contre le corps du cheval, plaqués sous son épaule, cherchait à freiner sa progression, à le ralentir, mais étaient emportés par sa puissance, entraînés par son énergie, et se contentaient d'accompagner le mouvement en tâchant simplement d'infléchir sa direction pour le mener vers la stalle. La stalle était ouverte en haut de la remorque, les deux techniciens prêts à refermer aussitôt la porte derrière lui, mais le cheval se braqua au pied de la remorque, refusa de monter, se cabra et fit demi-tour, la crinière échevelée, repassa avec impétuosité devant Marie et Jean-Christophe de *Querlique chose*. Des tubes de néons blancs couraient tout au long de l'étroit auvent du hangar, et la pluie continuait de tomber à verse dans la nuit, oblique, presque horizontale sous les rafales de vent. Le cheval n'était plus maîtrisé, les Japonais se bornaient à trotter avec impuissance à côté de lui en le tenant par la longe, il faisait ce qu'il voulait, il se promenait, il divaguait entre les divers véhicules garés devant le hangar, passa plusieurs fois dans les phares restés allumés du véhicule technique de l'agent de la Lufthansa, avant de se glisser entre la limousine et le minibus pour prendre brusquement la direction du hangar, obligeant les spectateurs à reculer et à se réfugier en vague à l'intérieur du bâtiment. Le tonnerre grondait parfois au loin, et des éclairs déchiraient le ciel au-dessus des pistes invisibles, les illuminant un seul instant de blanc, en faisant apparaître fugacement des dizaines de silhouettes de gros avions en stationnement.

Les deux Japonais avaient réussi à reprendre le contrôle du cheval, ils l'avaient fait pivoter en le guidant fermement par la courroie du licol et étaient repartis à zéro, ils étaient revenus jusqu'au van et s'étaient engagés vers les profondeurs du parking pour lui faire prendre la direction de la stalle en contournant les voitures au plus large. Ils avançaient maintenant au pas sous la pluie, loin des lumières des entrepôts, dans la pénombre pluvieuse du parking de la zone de fret, les deux hommes du même côté du cheval, qui marchaient dans la nuit dans leurs élégants costumes sombres détrempés par la pluie. Le pur-sang suivait, apparemment docile, secoué par instants de brusques et imprévisibles impulsions de la tête et de l'encolure pour se dégager de l'entrave de la longe (comme s'il voulait chasser des mouches et des parasites dans un mouvement conjoint de la queue et de la crinière). Ils étaient presque arrivés à la hauteur de la remorque, quand, apercevant la stalle de voyage, le cheval fit un écart et recula de quelques mètres, les oreilles couchées, la bouche ouverte pour mordre, les dents et les gencives soudain découvertes, grandes dents de cheval blanches dans la lumière des phares. Il parvint à faire demi-tour, les deux Japonais tournoyant derrière lui, et fit un nouvel écart, recula, se cabra pour se débarrasser d'eux et s'enfuit dans la nuit, d'abord freiné dans son élan, arrêté, la course encore empêtrée par un des Japonais qui n'avait pas lâché la longe, et qui sembla ne jamais devoir la lâcher, comme s'il se l'était enroulé autour du bras, ou nouée autour du poignet, qu'il ne pouvait pas s'en défaire, ou qu'il ne pouvait pas imaginer de la lâcher, jamais, devant trouver inimaginable de la lâcher et de laisser échapper ce cheval dont il avait la responsabilité, et qui s'y agrippait de toutes ses forces, déjà à terre, tombé sur le sol à la renverse, encore à genoux, s'étant redressé et tirant, essayant d'enrouler la longe autour de sa taille, résistant encore, mais bientôt projeté à plat ventre sur le bitume, et ne lâchant toujours pas, rebondissant plusieurs fois dans des flaques d'eau et des éclaboussures de sang dans une image terrifiante de skieur nautique en perdition, ne pouvant plus se redresser, balloté, soulevé, écrasé sur le sol, encore trainé sur une vingtaine de mètres avant de laisser le cheval s'échapper.

Zahir fuyait dans la nuit, il fuyait au galop, la crinière sous la pluie, libre et furieux, déjà loin et à peine visible, noir dans la nuit noire. Il avait pris instinctivement la direction des zones les plus enténébrées de l'aéroport, quittant les profondeurs du parking et traversant la route d'accès peu éclairée pour s'élancer vers les pistes. Plusieurs témoins de la scène avaient perçu le danger, et, tandis que quelques-uns se jetaient sur le parking pour aller porter secours aux deux Japonais blessés, l'un s'était déjà relevé et boîtaït, revenait sur ses pas dans la lumière des phares, l'autre ne bougeait plus, avait perdu connaissance, sa nuque baignait sur le bitume dans une flaque de pluie noire et

se pouvait qu'il

de pied

des côtés

devenir

de la

na route

la longe de

les hommes et cheval

regard

élégant

se raidit

mit

- il

←

et de

l'escalier

de

luisante, le visage ensanglanté, le costume déchiré, la chemise arrachée, sortie du pantalon, d'autres téléphonaient, avertissaient les autorités aéroportuaires, on courait et montait dans les voitures, on s'organisait, les portières claquaient et les voitures faisaient marche arrière pour démarrer sur les chapeaux de roue, le chauffeur du van — le van trop lourd, trop difficile à manoeuvrer — était monté dans le minibus avec du matériel et des cordes, une grande corde de chanvre enroulée sur elle-même qu'il tenait à la main comme un lasso compact, trois véhicules s'étaient déjà lancées dans la nuit à la poursuite du cheval et fonçaient droit devant eux à travers l'immense parking du hangar, tout phares allumés sous la pluie battante, zigzagant dans les flaques et manquant se télescoper, le chef d'escale de la Lufthansa au volant de son petit véhicule technique, Marie seule dans la limousine que conduisait le chauffeur ganté de blanc, et les autres, tous les autres — y compris Jean-Cristophe de *Quelque chose* qui avait pris les choses en mains et qui donnait des ordres —, ~~les~~ acolytes ou gardes du corps, le chauffeur du van, tous ceux qui n'étaient pas restés pour porter secours aux blessés, avaient pris place dans l'étroit minibus Subaru des quatre Japonais (qui n'étaient plus qu'un, un seul demeurait des quatre Japonais de départ), entassés sur les trois rangées de sièges parmi les sacs et les bagages de Marie.

Il n'y avait plus trace de Zahir, il s'était dissous — noir sur noir — dans la nuit, il s'était évaporé, fondu dans les ténèbres, la nuit présentait son obscurité habituelle, comme si le cheval était parvenu à s'introduire dans sa matière et qu'elle l'avait instantanément digéré. Les voitures roulaient en ligne droite à toute vitesse vers l'horizon enténébré, les vitres fouettées par la pluie, les carrosseries tressautant sous les à-coups du revêtement, mais ils n'apercevaient pas la moindre trace du cheval devant eux dans la nuit et, arrivés au bout de l'immense parking, butant sur un petit accotement qui ne donnait sur rien — sur des pelouses sombres et détrempées, sur des pistes à perte de vue — ils durent revenir sur leurs pas et (procéder différemment), ralentir, contourner l'accotement et chercher plus patiemment. Les occupants des voitures ouvraient l'oeil à la vitre, scrutaient la nuit à l'affût d'un mouvement à l'horizon, d'une ombre ou d'un déplacement d'air, l'oreille tendue sur leurs sièges, les conducteurs aux aguets au volant, à l'écoute d'un bruit venu des pistes qui trahirait la présence du cheval, d'un hennissement ou d'une brusque cavalcade de sabots sur le bitume. Ils s'engagèrent à faible allure sur la petite route peu éclairée en bordure des pistes où, dans la lumière parcimonieuse d'un groupe électrogène, se devinaient parfois la silhouette d'un 747 immobile que l'on chargeait de fret sur une aire de stationnement.

peut
il
n'y
avait

pour
des
bon

ne rien

ou là et - -
Zevi et

(R)

sur les chapeaux de roue, le chauffeur du van — le van trop lourd, trop difficile à manœuvrer — avait pris place dans le minibus avec du matériel et des cordes, une grande corde de chanvre enroulée sur elle-même qu'il tenait à la main comme un lasso compact, trois véhicules s'étaient déjà lancées dans la nuit à la poursuite du cheval et fonçaient droit devant eux à travers l'immense parking du hangar, tout phares allumés sous la pluie battante, zigzagant dans les flaques et manquant se télescoper, le chef d'escale de la Lufthansa au volant de son petit véhicule technique, Marie seule dans la limousine que conduisait le chauffeur ganté de blanc, et les autres, tous les autres — y compris Jean-Christophe de *Quelque chose* qui avait pris les choses en mains et qui donnait des ordres —, acolytes ou gardes du corps, le chauffeur du van, tous ceux qui n'étaient pas restés pour porter secours aux blessés, s'étaient engouffrés dans l'étroit minibus Subaru des quatre Japonais (qui n'étaient plus qu'un, un seul demeurait des quatre Japonais de départ), entassés sur les trois rangées de sièges parmi les sacs et les bagages de Marie.

longe lui)

Zahir, en arabe, veut dire visible, c'est Jean-Christophe de *quelque chose* qui l'avait expliqué un jour à Marie, le nom venait de Borgès, et de plus loin encore, du mythe, de la légende, le zahir, dans la nouvelle éponyme de *L'Aleph*, est cet être qui a la terrible vertu de ne jamais pouvoir être oublié. Et dont l'image, une fois perçue, finit par rendre les gens fous) Mais il n'y avait plus trace de Zahir sur le parking, il s'était dissous — noir sur noir — dans la nuit, il s'était évaporé, fondu dans les ténèbres, la nuit présentait son obscurité habituelle, comme si le cheval était parvenu à s'introduire dans sa matière et qu'elle l'avait instantanément digéré. Les voitures fonçaient à toute vitesse en ligne droite vers l'horizon enténébré, les vitres fouettées par la pluie, les carrosseries tressautant sous les à-coups du revêtement, mais ils ~~avaient perdus~~ la trace du cheval. Arrivés à pleine vitesse au bout de l'immense parking, butant sur un petit accotement qui ne donnait sur rien — sur des pelouses sombres et détrempées, sur des pistes à perte de vue — ils durent faire demi-tour, ralentir, contourner l'accotement et procéder différemment, abandonner le premier élan de précipitation pour chercher plus patiemment, plus méthodiquement. Ils ouvraient l'oeil à la vitre, scrutaient la nuit à l'affût d'un mouvement à l'horizon, d'une ombre dans les ténèbres, d'un déplacement d'air, un simple souffle, une haleine, l'oreille tendue sur les sièges dans la pénombre des habitacles, les conducteurs aux aguets au volant, à l'écoute d'un bruit venu des pistes qui trahirait la présence du cheval, un hennissement ou une brève cavalcade de sabots sur le bitume. Ils roulaient à faible allure sur une petite route peu éclairée en bordure des pistes. Dans la lumière parcimonieuse d'un groupe électrogène, se devinait parfois la silhouette d'un 747 immobile que l'on chargeait de fret sur une aire de stationnement. Ils restaient silencieux dans les voitures, comme pour ne pas éveiller l'attention du cheval, et surveillaient les alentours, le visage collé aux vitres. Au bout de la route, ils contournerent un rond-point et s'engagèrent lentement sur les pistes, toujours au ralenti, toujours silencieux, sondant la nuit autour d'eux de leurs yeux attentifs, scrutant l'obscurité, quand, soudain — avec la même soudaineté qu'il avait disparu — Zahir réapparut, son corps puissant et noir s'incarna dans la lumière des phares, surgit de nulle part, à la fois en plein galop et arrêté, affolé, les yeux terrorisés, le pelage noir et mouillé, comme s'il ressortait à l'instant de la nuit où il avait réussi à se dissoudre.

*il y a
un de*

*de la
nuit*

*rien
e l'œil
de l'œil*

de l'œil

Alors, à la seconde, les trois véhicules accélèrent à fond et se jetèrent à sa poursuite, ils étaient à cent mètres de lui, le cheval au galop qui les précédait dans la nuit, la crinière au vent, éperdu, le mouvement des pattes accélérées dans un sprint désespéré, les sabots battant furieusement sur le bitume. Ils ne le perdaient plus de vue dans la lumière des phares, ils l'avaient en ligne de mire, restaient collés à sa silhouette affolée, sinuante et flexueuse, tournant à gauche quand il tournait à gauche, bifurquant avec lui, les trois voitures fonçant côte à côte sur l'immense tarmac désert pour l'empêcher de faire demi-tour et de leur échapper, essayant de resserrer chaque fois un peu plus les rets de leur filet, s'organisant de voiture à voiture, Jean-Christophe de *Quelque chose* dirigeant les opérations depuis le minibus, donnant des ordres au chauffeur devant lui, communiquant avec le chef d'escale de la Luftanhasa et également avec le chauffeur de la limousine via le téléphone de Marie — il avait téléphoné à Marie

et le clou de la limousine en s'ouvrant
ne cessait d'épouser le cheval

dans la limousine, le portable de Marie avait sonné dans son sac et c'était lui, elle avait
entendu sa voix dans le noir, sans bonjour ni préliminaires, la voix précise, calme,
autoritaire, qui demandait à Marie de transmettre quelques consignes au chauffeur, et
Marie faisait scrupuleusement le relais, le portable à l'oreille, elle écoutait docilement ce
qu'il lui disait et, penchée au-dessus du siège du chauffeur, répétait aussitôt les
instructions en anglais au chauffeur en gants blancs qui ne cessait d'acquiescer en
conduisant —, de manière à ce que les trois véhicules restent en ligne et avancent de
front pour couper toute retraite à l'animal, réglant depuis le minibus les distances entre
chaque véhicule, pas plus de vingt mètres, faisant des ajustements de détail pour
corriger si nécessaire les trajectoires, et ordonnant de diriger toujours les phares droit sur
le cheval en fuite, de sorte qu'il se sente poursuivi par une ligne de lumière mobile,
aveuglante et éblouissante, comme une ligne de feu, et qu'il ne lui vienne même pas à
l'idée d'essayer de la traverser. Si le faisait quand même, s'il faisait demi-tour et se
mettait à galoper face aux voitures pour essayer de franchir leur ligne, la consigne, alors,
était de se mettre à klaxonner, tous ensemble, les trois voitures lui fonçant dessus en
klaxonnant pour l'effrayer et le forcer à battre en retraite.

les
qui
appuie(?)
vint
en
soud

gala
cheval

Il ne fallut pas en arriver là, le cheval n'eut pas la moindre velléité de faire demi-tour. Il
galopa sans reprendre haleine jusqu'aux limites ultimes des dernières pistes, où il se
trouva arrêté naturellement par les hautes barrières métalliques de l'enceinte de sécurité
de l'aéroport. Il les longea au galop sur quelques mètres, toujours poursuivi par les
lumières qui avançaient droit sur lui, puis il ralentit, se mit au trot, indécis, s'arrêta devant
un grillage, derrière lequel s'étendait un parking dans la pénombre où stationnaient des
centaines d'autocars de compagnies aériennes qu'éclairait un unique réverbère qui jetait
une pâle lumière verdâtre sur le macadam mouillé. Jean-Christophe de quelque chose
donna l'ordre aux voitures de ralentir, et de s'arrêter, à cinquante mètres environs du
cheval, sans couper les phares. Les voitures arrivaient lentement et se mirent en
position en arc de cercle autour du pur sang immobile, la tête basse, les phares allumés.
Les portières s'ouvrirent, et ils sortirent dans la nuit, ils poursuivirent à pied, s'avançaient
de front en direction du cheval. Il pleuvait à verse, le ciel était noir et chargé de nuages.
Parfois, un éclair déchirait l'horizon, qui illuminait un instant le parking de blanc, faisant
apparaître fugacement dans la lumière le profil de certaines autocars arrêtés. Ils
avançaient toujours lentement vers le cheval, un des hommes de mains se penchant
vers le sol et ramassant ce qu'il trouvait pour lui lancer à distance des gravillons, des
saletés, du vide, pour le tenir à distance, jusqu'à ce que Jean-Christophe de quelque
chose l'aperçut et lui dit sèchement de cesser — Don't! Stop it! — et donna
l'ordre à tout le monde de s'arrêter, de se taire, de ne plus bouger. Plus un mouvement,
plus un geste. Pas un bruit. Le cheval s'était arrêté, acculé contre le grillage, sans
possibilité de fuite ou de repli, et il les regardait.

dit
du lui

de
pied

e'effraye
et

'd'air
grat
(?)
et m'aurait
d'éc...
Moi
Staline's c'est à qui ? - l'ave
du
Staline

les pleurs
travers de visages - lui de la pluie l'effle

à cigarette n'abandonne
du cheval,

re-propre de l'orage

de blanc l'éclat de pluie

Alors Jean-Christophe de Quelque chose s'avança seul vers lui, les mains nues. Le cheval ne bougeait pas et le regardait venir, immobile, haletant, essoufflé, ses flancs se soulevant et s'abaissant à chaque respiration. Au loin, très loin, on entendait des sirènes, sans doute ~~une colonne de~~ des camions de pompiers qui devait être en train de prendre position pour protéger l'accès aux terminaux de pasagers et aux pistes principales, le trafic ayant dû être arrêté, les procédures de décollages et d'atterrissages provisoirement interrompues — on entendait des grésillements et des bribes de voix dans la friture de la bande de fréquence du talkie-walkie du chef d'escale de la Lufthansa. ~~Il~~ avait un pur-sang en liberté dans les enceintes de Narita, et les autorités aéroportuaires ne pouvait pas prendre le risque, ne l'ayant pas encore localisé, de laisser les avions atterrir, au risque le voir surgir le cheval au galop sur la piste à la rencontre d'un 747 en train de se poser. Calme, disait Jean-Christophe de *Quelque chose*, calme, Zahir, calme, disait-il, d'une voix apaisante en avançant toujours en direction du cheval. Il avançait vers lui, les mains nues, dans son grand manteau de cachemire, sans corde ni longe ni courroie, rien pour le maîtriser, pour le capturer ou le contenir. Calme répétait-il, sur le même ton hypnotique. Il n'était plus qu'à trois ou quatre mètres du cheval et il demeurait prudent, sur ses gardes tant il se dégageait encore de Zahir des ondes sulfureuses, une énergie incontrôlable et potentiellement dangereuse. Le cheval haletait, en sueur, des sons rauques sortaient de sa gorge, sa crinière était misérable, plaquée sur sa tête, les poils mouillés, torsadés, son pelage mouillé de pluie et collé de transpiration crasseuse dans lequel étaient venus s'incuster de minuscules particules de saletés, de boue, de gravillons, de sable et de bitume. Il avait dû trébucher sur les pistes, une fois ou plusieurs fois, avait dû se relever en catastrophe, car son genou était écorché, il avait une plaie ouverte au membre antérieur droit. Jean-Cristophe ne le quittait pas des yeux, et lui présentait ses mains, ses deux mains levées devant lui, ouvertes, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas d'arme, pas même de liens, de cordes, rien, les mains nues, le regard intense et les mains nues, la main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, à quoi il avait joint la voix, la voix humaine, sa voix calme, chaude, enveloppante, séductrice. Calme, Zahir, calme, répétait-il avec la même douceur hypnotique. Il n'était plus qu'à quelques centimètres du contact de la peau du pur sang, mais il ne le toucha pas tout de suite, il laissa le cheval observer ses mains, ses deux longues mains immobiles devant lui, il laissa tout son temps, et le cheval regardait ses mains, les reniflait, les naseaux collés aux doigts, dociles et humain, il avait peut-être reconnu une odeur familière, peut-être reconnaissait-il l'odeur de Jean-Christophe de Quelque chose. Il ne tressaillit même pas quand Jean-Cristophe de Quelque chose posa la main sur sa peau, et lui caressa l'encolure, avec douceur, lenteur et délicatesse, comme s'il caressait tout doucement des seins ou des épaules de femme. Il ne le quittait pas des yeux et il lui donnait des petites claque sur l'encolure, lui tapotait la tête. Il était exactement en face de lui dans son grand manteau de cachemire, et lui frottait le pourtour des yeux. Calme, Zahir, calme, disait-il, ~~Il le disait~~ en français, la langue de l'amour, la langue idéale pour parler aux femmes et à Zahir, alors que, selon l'adage, ce serait l'allemand la langue idéale pour parler aux chevaux (peut-être à ses congénères mais pas à lui, pas à Zahir), la langue de l'amour peut-être, mais aussi la langue de la trahison et du mensonge, car la séduction que déployait Jean-Cristophe de *Quelque chose*, sa douceur, sa force de persuasion, pour efficace et spectaculaire et qu'elle soit, n'était pas sincère, elle était sournoise, il manigançait quelque chose, il préparait déjà un mauvais coup — Calme, Zahir, calme —, il n'aurait pas pu sinon, il n'aurait pas pu le réussir son geste avec autant d'adresse, de grâce et de vitesse, il ne l'aurait pas aussi bien réussi s'il ne l'avait entièrement décomposé mentalement avant de l'accomplir, comme un escamotage ou un tour de magie, une passe de tauromachie, qui mettait quand même, si ce n'est sa vie en danger, son intégrité physique en jeu, passant à quelques centimètres à peine d'un danger réel (être mordu ou de recevoir un coup de sabot) — il arracha l'écharpe qu'il avait autour du cou, et, se laissant glisser le long du flanc du cheval, passant les deux bras autour de sa tête, l'écharpe tournoyant en l'air, il la déposa en douceur sur le front de l'animal et la noua autour de ses yeux, il banda les yeux du pur-sang avec l'étoffe pour l'aveugler. Il ajusta bien l'écharpe pour ne pas laisser de jour comme dans un jeu de colin-maillard, et la noua à la lanière du licol pour la fixer. Alors, seulement, il ramassa

qu'il en avait effrayé

cul de la

glaçon

du la nuit

morocaine

l'équid

ce

Vieilles, dit-il, vls. Qui plus

oude vive

calme de zahir - calme

del'eng

Pan

galle

Qui était-elle et pourquoi

La même

Chaque fois qu'on avait un problème de santé, c'était elle

réductrice

sur les yeux de l'aveugle

C'est

de lui, ce n'est pas un regard sincère,

et il lui regardait

la longe qui traînait par terre. Aussitôt, de la foule des spectateurs interdits qui n'avaient pas bougé, qui depuis plusieurs minutes le regardaient faire, immobiles à proximité des voitures, surgit le chauffeur du van, avec sa longue corde de chanvre enroulée comme un lasso. Il s'agenouilla par terre au pied du cheval pour passer la corde autour d'une de ses pattes, la noua fermement autour du paturon, puis, le noeud fait, se relevant, il tira sur la corde pour soulever le membre antérieur entravé et le força à le maintenir fléchi à la hauteur du genoux. Ainsi entravé par la corde, titubant sur trois pattes, et ne voyant plus rien, Zahir fut définitivement soumis.